

## AVANT-PROPOS \*

Le roman dont on va lire la traduction a une histoire. Il n'arrive pas à la publication, comme c'est le cas pour un grand nombre de ses semblables, dans l'état d'innocence d'un enfant qui vient de naître. Il n'est peut-être pas destiné à être lu innocemment, récit parmi cent ou mille autres. Non seulement il est daté, mais il est marqué. Marqué au-delà de ce qu'indiquent, ou n'indiquent pas, son titre banal et le simple nom de l'écrivain allemand Wilhelm Jensen<sup>1</sup>.

Il est daté en ce sens qu'il ne tarde guère à afficher l'époque à laquelle il a été écrit — 1892—, et que de fait, comme on dit, il date un peu. À première lecture, du moins dans les premières pages, on pourra trouver démodés son cadre et ses personnages : un jeune lieutenant de famille noble, une jeune comtesse dont le père est général, une villégiature en montagne pour respirer du bon air à l'époque où la tuberculose faisait des ravages, etc. Même si l'écrivain a tout fait pour ne pas inscrire son histoire dans un espace et un temps précis, et même si l'on y vit beaucoup à la montagnarde comme partout — vertes prairies où herboriser, pentes ardues à escalader —, tout cela vous a comme un parfum d'élégances fin de siècle, on pense au film de Max Ophüls *La Ronde*, à l'Allemagne ou à l'Autriche au temps de

\* Toutes les notes en bas de page sont du traducteur.

1. Wilhelm Jensen (1837-1911) ne figure même pas dans le *Petit Robert 2*, édition 1977. On évitera de le confondre avec son quasi-homonyme danois, Johannes-Vilhelm Jensen (1873-1950), romancier et poète lui aussi, qui reçut le prix Nobel en 1944.

*Sissi impératrice*, robes longues, tailles étranglées et petits chapeaux, uniformes chamarrés et bottes étincelantes<sup>1</sup>...

La façon de raconter ne fait rien pour arranger les choses. On sait que l'allemand est une langue extrêmement soucieuse d'exactitude et de précision — on ne « va » jamais quelque part : on « marche », « roule », « navigue », « vole » ; là où nous disons « Sortez ! », un Allemand utilisera des termes différents selon qu'il est à l'intérieur ou à l'extérieur de la pièce et selon que l'autre va s'approcher ou s'éloigner —, mais l'écriture de Jensen fait un peu penser à ce que nous appelons le style pompier : jamais un nom sans un, deux, voire trois adjectifs, même chose pour les verbes avec les adverbes. Or, aux yeux de notre modernité, y compris outre-Rhin, autant le superflu est désormais nécessaire pour vivre nos journées, autant il semble condamnable et il est devenu rare dans le langage, fût-ce au détriment de la délicatesse dans les rapports humains.

Par bonheur, ce qu'on peut dénoncer comme des tares se révèle bientôt plein d'avantages. Quand il s'agit comme ici d'une fiction romanesque où l'intérêt majeur tient à l'analyse psychologique, il vaut mieux que le discours échappe à une inscription trop étroite dans l'histoire et la géographie. À cela coexistent deux séries d'effets. D'abord et paradoxalement le côté daté et démodé : si les personnages vus sous un certain angle paraissent très typés, ils sont en même temps devenus des types, presque des rôles — de grands adolescents qui semblent n'avoir pas d'autre souci dans la vie que de trouver un partenaire amoureux, et qui par là même incarnent l'image même de l'Amour que l'on qualifie d'éternel. Ensuite, il faut compter avec l'autre aspect de l'universel dû à l'anonymat complet des lieux : une grande ville, une bourgade, des montagnes, un vieux château, etc.,

1. Pour la petite histoire, cet effet d'archaïsme est accentué par ceci : la seule édition existante du texte (qu'il a fallu photocopier à Berlin) est imprimée en lettres gothiques, selon l'usage du temps que, par la suite, Hitler a essayé de pérenniser, en vain ; c'est ainsi qu'une fois dans ma vie je me serai félicité d'avoir commencé mes études secondaires en 1941 avec l'obligation due à l'occupant nazi d'apprendre à lire et à écrire ces caractères aujourd'hui presque oubliés.

cela pourrait se passer n'importe où, dans n'importe quelle civilisation. On nous parle ici de l'Homme et des ressorts cachés de son monde intérieur.

Par ailleurs, les finesses d'une expression nuancée à l'extrême sont réellement bénéfiques dès lors que l'on se préoccupe d'approcher, de décrire et d'étudier certains mouvements peu perceptibles de l'âme. On ne donne jamais trop de détails en apparence inutiles quand on souhaite démonter avec minutie les rouages d'une situation et d'une évolution psychologiques complexes. Surtout quand on essaie de montrer sur pièces que nos actes les plus bizarres ont parfois des motivations dont l'origine semble inconnue, quoiqu'elle puisse être en fait retrouvée.

\*

C'est ici que nous rencontrons quelque chose comme l'inconscient, sur lequel on reviendra une fois l'œuvre lue. Un certain nombre de lecteurs en France savent que la première tentative de Freud pour regarder un texte littéraire de son temps avec l'œil du psychanalyste portait sur une longue nouvelle de ce même Wilhelm Jensen : *Gradiva, fantaisie pompéienne*<sup>1</sup>. Beaucoup savent aussi que, dans un échange de lettres avec l'auteur, Freud a évoqué deux autres de ses récits, publiés en un seul volume intitulé *Übermächte*<sup>2</sup>, à savoir *Dans la maison gothique* et *L'Ombrelle rouge*.

Ce n'est qu'assez récemment qu'on a eu l'idée de permettre au public français d'avoir accès à ces deux courts romans. Il y a une douzaine d'années est parue, à côté de la célèbre *Gradiva*, une traduction du premier<sup>3</sup> — celui dont Freud déclara, dans un supplément à la deuxième édition (1912) du *Délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen* (1907), que « *Dans la maison*

1. *Gradiva. Ein pompejanisches Phantasiestück*, Carl Reissner Verlag, Dresden & Leipzig, 1903.

2. *Übermächte*, Emil Felber Verlag, Berlin, 1892.

3. Wilhelm Jensen, *Dans la maison gothique*, Gallimard, collection « Connaissance de l'inconscient (curiosités freudiennes) », Paris, 1999.

*gothique* ne présente dans son contenu manifeste aucune concordance de ce genre<sup>1</sup> ni avec *Gradiva* ni avec *L'Ombrelle rouge* », même si, comme il le précise :

« [...] les trois récits traitent du même thème : le développement d'un amour [...] issu de l'effet après-coup d'une vie en commun au cours des années d'enfance pleine d'intimité ressemblant à une relation entre frère et sœur<sup>2</sup>. »

Pourquoi le second récit n'a-t-il pas été publié en traduction française en même temps que son jumeau éditorial pour reconstituer le livre allemand tel qu'il a paru à l'origine en 1892 ? On peut envisager *a priori* trois raisons. La première est d'ordre à la fois technique et commercial : l'ensemble aurait formé un volume assez important, ce qui risquait de faire reculer les lecteurs d'aujourd'hui. Cette raison est peut-être décisive.

La deuxième pourrait tenir à ce que le substantif fournissant le titre fait difficulté. Le mot allemand au singulier *Übermacht* ne signifie dans son usage courant que « supériorité » ; sa mise au pluriel — *Übermächte* —, qui ne va déjà pas de soi pour des germanophones, aurait été malaisée à rendre en français. Comment en effet traduire ce mot ? Dans l'édition récente des *Œuvres complètes* de Freud<sup>3</sup>, les traducteurs ont choisi de recourir à un terme spécialisé, *surpuissance*<sup>4</sup>, qui d'ordinaire s'emploie

1. C'est-à-dire du motif des jeunes filles mortes et vivantes qui figurent dans les deux autres textes.

2. Sigmund Freud, *Le Délire et les Rêves dans la Gradiva de Jensen* (traduction P. Arhex et R.-M. Zeitlin), précédé de *Gradiva, fantaisie pompéienne, par W. Jensen* (traduction Jean Bellemin-Noël), Gallimard, collection « Connaissance de l'inconscient », Paris, 1986, p. 248.

3. Presses Universitaires de France, vol. VIII, *1906-1908*, Paris, 2007, p. 132.

4. Il s'agit d'une lettre de Jensen à Freud datée du 25 mai 1907 : l'écrivain parle de Norbert Hanold, le héros de sa *Gradiva*, et déclare que celui-ci, n'ayant plus depuis longtemps conscience de son attachement de jadis pour sa charmante voisine et ancienne camarade d'école Zoé Bertgang, a vu à Pompéi « se dissoudre dans sa tête le règne de la raison » et a « mis à sa place la *surpuissance* d'un souhait et d'un désir de l'ordre du rêve » [*die Herrschaft der Vernunft in seinem Kopf zergehen läßt und an ihre Stelle die Übermacht eines traumhaften Wunsches und Begehrens setzt*] ; il était impossible de parler ici de « la supériorité » du souhait. Le choix des traducteurs de la précédente édition du *Délire et les rêves* (celle de Gallimard citée *supra*) était : « la puissance supérieure ».

essentiellement en parlant de moteurs. Les lecteurs allemands et autrichiens de 1892, davantage habitués à décomposer les mots de par leur formation classique où l'étymologie des langues anciennes tenait une grande place, devaient entendre à peu près « Forces en supplément », et ils pouvaient ensuite les rapporter à la vie onirique et aux impressions énigmatiques liées au sentiment amoureux capables, selon l'auteur, d'éveiller et de réveiller notre psyché profonde. Il semble bien, de fait, et *L'Ombrelle rouge* nous le confirme, que Jensen avait en tête quelque chose comme les pouvoirs hors norme, je dirais volontiers les « capacités insoupçonnées » que l'esprit humain possède au fond de lui sans en avoir une claire conscience. « Capacités insoupçonnées », était-ce là un titre clair, stimulant, attractif ?

La troisième raison, qui à l'usage me paraît loin d'être invraisemblable, est que le récit comporte une belle série de longs passages en vers — très exactement onze. Ces lignes tronquées qui découpent sur la page une bande étroite sautent aux yeux dès qu'on se met à feuilleter le volume. Ce sont de longues citations de poésie qui proviennent de trois sources. D'abord le poète oublié Matthisson<sup>1</sup>, pour un poème ; ensuite le très célèbre Hölderlin, pour six ; enfin le « lieutenant Wolfgang von Altfeld », héros de notre histoire, c'est-à-dire Wilhelm Jensen lui-même. Certains lecteurs peuvent être déconcertés ou même défavorablement impressionnés par l'apparition inattendue dans un récit romanesque de textes poétiques en forme, peut-être parce qu'ils craignent tout simplement le mélange des genres, ce que Stendhal appelait avec humour « un coup de pistolet dans un concert », ou plutôt, ici, une cantate de Bach sur un champ de bataille. Mais surtout, ces poèmes ont de quoi effrayer les traducteurs : traduire de la poésie demande toujours une certaine audace. Même si les poèmes majeurs de Hölderlin, on me permettra de le rappeler tout de suite, ont été maintes fois traduits

1. Friedrich von Matthisson (1761-1831), ami de Madame de Staël et quelque peu estimé par Schiller, connut une popularité suffisante pour que vingt-six de ses *Lieder* aient été mis en musique par Schubert.

en français, souvent par des poètes réputés de notre temps, une telle entreprise donnait à réfléchir.

\*

Il me reste alors à justifier mon choix de rendre en vers français les poèmes versifiés que Jensen a incorporés à son roman. Le protagoniste se souvient, en diverses occasions, de certaines poésies qu'il a apprises par cœur dans son enfance, comme cela se faisait de son temps en Allemagne autant qu'en France. Il essaie de s'en souvenir en faisant naturellement appel aux procédés de versification, nombre de syllabes et échos sonores, auxquels les poètes ont recouru depuis des millénaires. Il m'a semblé que ce souci constituait pour moi une première contrainte : puisque ce garçon a une oreille poétique et musicale faite au vers, puisqu'il creuse dans sa mémoire pour retrouver précisément quelques vers grâce au rythme et aux rimes, a-t-on le droit d'ignorer une attitude comme celle-là, qui, on le verra, est loin de n'être qu'un détail ?

D'autant plus qu'à un certain moment — quitte à servir de porte-parole à l'auteur — notre Wolfgang Altfeld prend parti dans les disputes théoriques entre divers mouvements littéraires qui ont animé les années 1880-1890 en Allemagne, à propos de l'école qui se baptisa « naturaliste ». Or, les novateurs engagés dans cette petite révolution ne poussaient pas la contestation jusqu'à mettre en cause la versification. Le protagoniste lui-même, par ailleurs, tout militaire qu'il est, se targue d'avoir écrit des vers dans ses jeunes années, comme la plupart des adolescents scolarisés de son époque. On n'est donc pas très surpris de le voir bientôt, poussé par un besoin profond, renouer avec cette habitude, au point qu'il finira par revenir à une authentique vocation de poète. Avais-je le droit de trahir mon héros ?

J'ai aussi estimé que, même si l'on ne se préoccupe plus guère à notre époque de la prosodie traditionnelle, il n'était pas possible pour un lecteur français d'aujourd'hui d'entendre sou-

vent parler de « vers » au cours du récit et de lire des transpositions cursives ignorant les rimes et la métrique qui, chez nous comme chez nos voisins, sont la signature visible de l'utilisation poétique de la langue. Autrement dit, j'ai jugé préférable d'offrir des approximations versifiées plutôt que des traductions exactes mais massivement prosaïques.

Maint lecteur, ici, se récriera que j'ai eu tout à fait raison, et même que les équivalents que j'ai fournis sont acceptables, qu'ils peuvent sans mal passer pour des poèmes classiques proches de ceux qui courent dans nos mémoires ou dans certaines chansons célèbres. Admettons. Seulement, il y avait un problème, et de taille, que voici. En ce qui concerne Matthiesson ainsi que les poèmes de la fin où Jensen lui-même met en vers les rêveries de son jeune lieutenant, il est vraisemblable que, rimailleur pour rimailleur, ce que je pouvais risquer n'allait pas grandement défigurer l'original. Comme sans doute un bon nombre de mes contemporains, il m'est arrivé sur mes quinze ans de compter sur mes doigts les syllabes de morceaux lyriques destinés à des égéries admiratives qui n'y cherchaient pas, à vrai dire, les germes de mon génie.

Seulement, disais-je, reste un problème : il y a aussi dans notre texte les fameuses poésies de Hölderlin. En d'autres termes, la menace plane sur la tête du traducteur impudent de verser à coup sûr dans le crime de lèse-majesté. Voilà le point sur lequel je réclame l'indulgence du public.

Les lettrés, soit qu'ils connaissent la langue de Goethe — ce n'est pas une simple périphrase —, soit qu'ils possèdent les traductions en français des œuvres de Hölderlin dues à des traducteurs patentés (ne citons que Geneviève Bianquis) et souvent à des poètes renommés (Philippe Jaccottet, André Du Bouchet, Michel Deguy), sauront retourner au texte allemand ou à des versions poétiques insoucieuses de versification traditionnelle. Ils trouveront dans cette relecture assez de plaisir pour me pardonner mon fourvoiement pavé de bonnes intentions et ils auront vite oublié mes inexactitudes, incomplétudes et autres

platitudes. Quant à ceux qui ne possèdent ni cette formation ni ces ouvrages, pour peu qu'ils aient entendu parler du génial poète d'*Hypérion*, des *Hymnes*, *Odes* et *Élégies* où brille le nom de Diotima, la morte aimée, ceux-là doivent apprendre ici que mes vers sont le reflet décoloré et maladroit d'une poésie puissante, musicale, envoûtante.

Je les consolerais, et me réconforterais moi-même, en disant la chose que voici : pour peu que l'on veuille jouer le jeu du texte, pour peu que l'on se mette à la place du lecteur de roman plutôt qu'à celle de l'érudit ou de l'esthète, on ne lira pas ces vers pour jouir du génie poétique de Hölderlin, mais simplement pour *ressentir ce qu'est supposé ressentir le héros de l'histoire*, pour comprendre le bouleversement de son esprit et de son cœur. Lui-même a le bon goût de souligner et de commenter quelquefois les données du contenu de ces poèmes qui provoquent en lui une remise en cause en effet bouleversante. J'ai essayé de ne laisser s'évaporer que le moins possible les données factuelles ou métaphoriques de ces poèmes qui perturbent notre amoureux en le remuant jusqu'au tréfonds de son âme. Et j'espère en toute simplicité que ce qui reste de cette poésie inquiétera et troublera suffisamment mes lecteurs pour qu'ils admettent chez le héros une métamorphose dont ils vont maintenant suivre les étapes.



## L'OMBRELLE ROUGE



« \*Mon cher ami,

3

Lorsque nous avons joué aux dés la bouteille de champagne du départ — au bout du compte, c'est toi qui l'as payée ! —, tu as cherché à savoir de moi ce qui te valait de te ruiner ainsi, autrement dit pour quelle raison je m'étais mis en frais d'amabilités afin d'arracher à notre rébarbatif colonel un avis favorable pour une demande de permission en cette période de l'année. D'une certaine manière, c'était ton droit de souhaiter d'être éclairé là-dessus, d'abord à cause de nos liens d'amitié, et ensuite par égard pour ton porte-monnaie ! Mais souvent, dans la vie, le droit de l'un va à l'encontre de celui de l'autre et j'ai donc persisté dans le mien de ne pas satisfaire ta curiosité.

Je ne peux pas dire qu'en ce moment je regrette cette façon de procéder, mais c'est un fait que je me suis mis à ma table il y a un instant avec l'intention de me conduire sans tarder plume à la main autrement que de vive voix. La raison ? Est-ce qu'un être humain doit toujours avoir une raison pour agir ? Si c'était le cas, on ne ferait sans doute jamais rien, me répondra ton bon sens. Eh bien ! je t'écris probablement parce que en ce moment je ne vois rien de mieux à faire.

4

Tu entends dans cette affirmation que je crève d'ennui ? Je ne le cacherai pas, tu as tout à fait raison. Et il ne me reste qu'à te demander si par hasard toi-même tu trouverais dans l'ensemble amusant le séjour que je fais ici. Tout autour de moi, des

\* Les chiffres figurant en marge, dont on verra plus tard l'utilité, reproduisent la pagination du texte original.

montagnes, les unes couvertes de forêts, les autres dénudées. Au sommet de l'une d'elles, pas commode à voir, ce qui semble être les ruines d'un château fort de belle taille. Au fond de la vallée, un ruisseau qui fait ici ou là tourner une scierie. Des plantes de toute espèce, comme il en sort de terre chaque année en mai. Un village tout en longueur, avec de grands prés qui mettent de l'espace entre les maisons. Au-dessus, dans les terres, une ferme par-ci par-là. Entourant l'église, un petit groupe de bâtiments ayant plus fière allure, parmi lesquels mon *Auberge du cor de chasse*. Pas si mal, dans ce contexte campagnard, tant côté chambres que côté cuisine. Au vu de l'aménagement que l'on dirait presque élégant d'une vaste salle à manger pour l'instant inutilisée, on sent qu'à la pleine saison il doit affluer ici toute une clientèle huppée. Parlent dans le même sens plusieurs villas chic de construction récente entourées de jardins avec jets d'eau et conifères rares d'un goût exquis. Hélas ! des volets presque partout hermétiquement clos confirmant que ce n'est pas la saison touristique, mais l'époque de l'année la moins *fashionable* que l'on puisse passer à la campagne. Je ne connais pas de mois que l'on souhaite voir se terminer plus vite que le mois de mai : ou bien il est pluvieux et tu es condamné à claquer des dents dans des pièces qu'on ne chauffe plus, ou bien le soleil te brûle à un point insupportable du haut d'un ciel toujours bleu et t'oblige à fermer les yeux devant les masses serrées de boutons d'or et de marguerites. Dans une grande ville et avec la vie de garnison, heureusement, on arrive à passer là-dessus sans y prêter attention et l'on a assez à faire pour ne pas se laisser submerger par l'ennui que secrète cette période intermédiaire entre l'hiver et l'été. Mais essaie donc de te représenter ton ami dans un tel environnement ! C'est

5

6 la première fois depuis sept ans, je crois, que je me retrouve à la campagne en cette saison. À l'époque, j'étais encore un adolescent sortant du lycée et je voulais étudier l'histoire ou l'histoire littéraire, je ne sais plus au juste. Un âge où l'on vit encore sans y penser, sans aucun besoin et sans rien demander au

monde qui vous entoure. Comment comprendre aujourd'hui qu'on puisse se prêter à cela sans rechigner ? Pas de rues grouillantes, pas de pièces de théâtre, pas de concerts, pas de cafés ! Pas davantage de soirées, de sorties entre copains, de billard, de jeu de quilles ! Même pas le service et la possibilité de s'en plaindre ! Au milieu des broussailles et des herbes sèches toujours les mêmes, on dépérit intellectuellement, et pour peu qu'on fréquente les gens on devient un vrai rustre. Toute la journée, ou en tout cas les trois quarts du temps, on parle tout seul comme un ours qui se lèche. Lamentable expédient, tu es bien d'accord, quand on est habitué à la vie d'officier dans une grande ville !

Enfin bon Dieu, demandes-tu encore, qu'est-ce qui a bien pu m'amener ici ?

Un certificat du médecin chef de l'état-major, mon cher, recommandant instamment un séjour de six semaines à la campagne 7 pour rétablir ma santé.

Ça te fait rigoler : moi, malade ? J'en rigole avec toi.

Mais l'histoire présente aussi une autre face : rien n'empêche que je compte au nombre des pitoyables victimes de la grande maladie du siècle. Tout au moins, il me semble qu'un sous-lieutenant de vingt-sept ans en a parfaitement le droit, s'il ne possède pas une fortune considérable et s'il anticipe dans sa tête sans grands efforts d'imagination le déroulement de sa vie future.

Hamlet déclare à un moment donné : « Je dois obtenir de l'avancement. » Il a raison, c'est tout à fait en situation. Surtout qu'il me faut ajouter, pour rester prudent : selon toute vraisemblance, j'en aurai besoin toute ma vie, à moins que je n'arrive à composer un brin avec ce qu'on appelle *corriger la fortune*<sup>1</sup>.

Et là, tu vas me redemander pourquoi au fait, avec une telle façon de voir et de telles perspectives, je suis devenu officier et pas autre chose — Dieu sait quoi. Cette question, moi aussi

1. En français dans le texte.

- 8 je me la suis déjà posée à deux ou trois reprises, et je n'ai pas su y répondre. Tu m'excuseras donc si je n'y arrive pas mieux avec toi.

En fait, là n'est pas le plus important : avant tout, j'aimerais beaucoup obtenir de toi une réponse à une certaine question.

Imagine-toi que tu sois ce que tu es, ou ce que je suis — cela revient sensiblement au même. Maintenant, suppose aussi que tu fréquentes depuis un certain temps une jeune dame d'une beauté extraordinaire, d'une allure fort distinguée et d'une rare finesse de jugement. Ajoute à cela que son père occupe une position élevée et des plus influentes, qu'il est très bien disposé à ton égard et qu'il te voit d'un bon œil dans sa maison, quoiqu'il ne lui ait guère échappé, sans doute, que tu y viens essentiellement pour profiter de la présence et de la conversation de sa fille. Suppose enfin que, sans aucune illusion présumptueuse mais sans aucun doute possible, la jeune dame préfère ta conversation à celle de n'importe qui d'autre.

- 9 Quelle est alors la question que je voudrais te poser ? C'est très simple et vite énoncé : dans de telles circonstances, toi, trouverais-tu qu'il est contraire à l'honneur — c'est un bien grand mot, mais quel autre employer ? —, qu'il est inconvenant de te procurer une permission afin de pouvoir séjourner quelques semaines à la campagne dans le lieu même où les parents de cette aimable jeune personne passent les mois de mai et juin ? Je te prie en même temps de tenir compte de ce que ta permission pour raisons de santé n'est prise au sérieux par personne chez eux : on pense qu'elle n'a été conçue que pour servir éventuellement de prétexte décent aux yeux du monde extérieur.

J'imagine que, tout comme moi, tu vas répondre non à cette question, qui au fond ressemble beaucoup à une question purement rhétorique n'attendant aucune réponse. Pourtant, on éprouve souvent l'envie irraisonnée de formuler les choses de ce genre pour l'oreille de quelqu'un d'autre, afin de ne pas répondre seulement avec sa propre sensibilité mais aussi, en quelque sorte, avec sa propre voix.